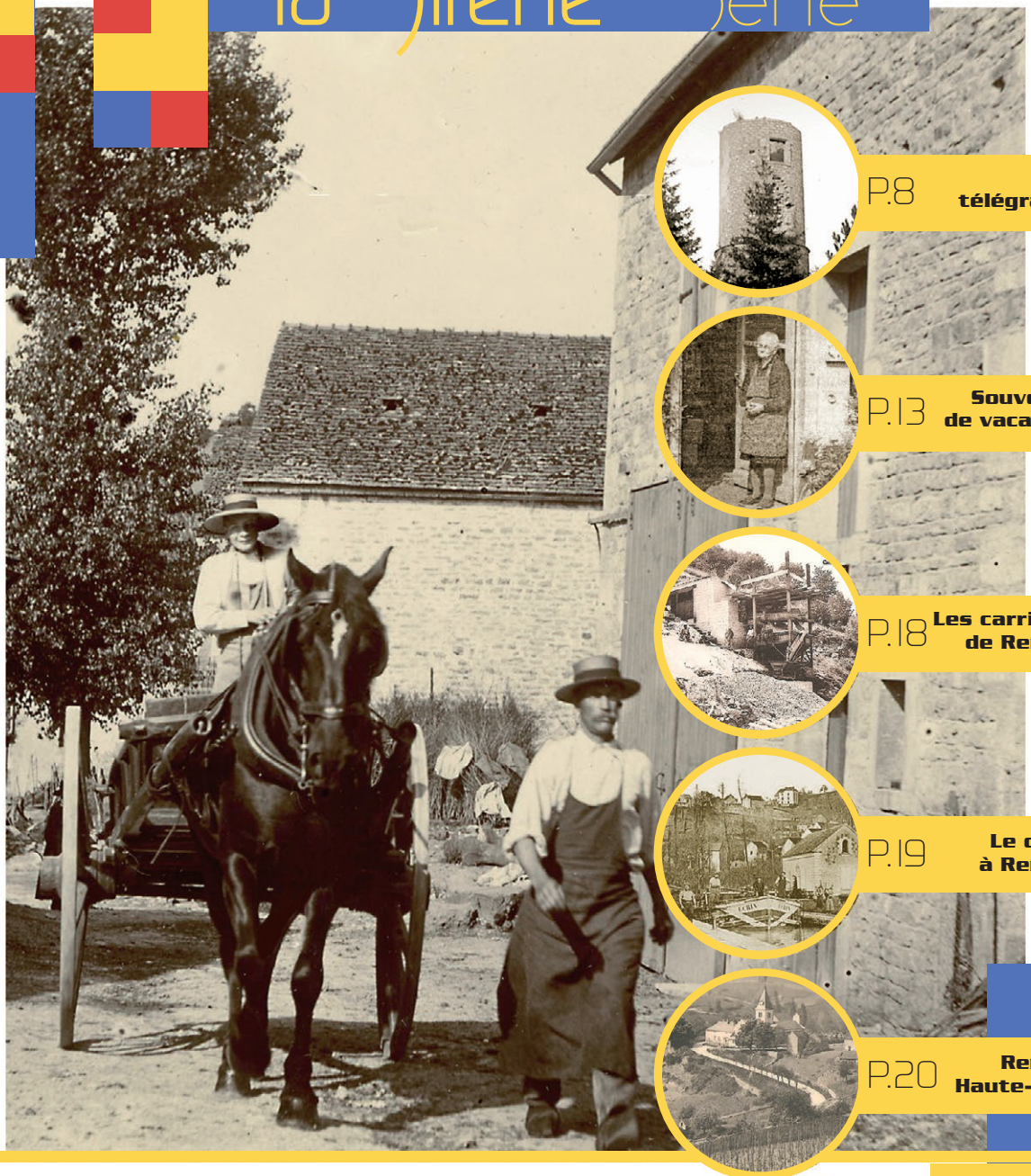
la Sirène Hors Série



P.8 le télégraphe

P.13 Souvenirs de vacances

P.18 Les carrières de Remilly

P.19 Le canal à Remilly

P.20 Remilly Haute-Côte

Bulletin municipal de Remilly-en-Montagne

Remilly en montagne

Mai 2020

Bonjour à toutes et tous,

La parution habituelle de notre Sirène est bien évidemment bousculée par les évènements et il nous a paru intéressant de vous proposer des articles piochés dans les 36 premiers numéros car nous étions limités à 20 pages. Pour nos anciens lecteurs, ce sera l'occasion de relire des textes qu'ils auront oubliés et nos plus récents habitants pourront découvrir des personnages et des hauts lieux de notre village. Nous vous proposons un voyage dans le temps, une petite bulle d'évasion au sein de cette période anxiogène.

A l'heure qu'il est, je ne sais pas si nos manifestations habituelles pourront avoir lieu. Après le report des Carriolades 2020, j'espère que nous pourrons nous retrouver lors du 14 juillet et sur les futures propositions de la Chassignole. Les habitants de Remilly se sont montrés à la hauteur du défi en respectant le confinement et il nous reste maintenant à gérer le dé-confinement.

La violence de la crise sanitaire que nous traversons est intimement liée à notre rapport à notre environnement et à nos choix de société. Nous sommes de plus en plus nombreux sur Terre. Notre soif est infinie et notre univers est pourtant limité. Saurons-nous gérer « l'après » ou nous empresserons-nous de retomber dans la même ornière ? Nous parlions beaucoup de résilience lors de la préparation des élections municipales : à l'échelle d'un territoire, la résilience c'est la capacité d'anticiper, de réagir et de s'adapter à des contraintes qui peuvent être des crises ou des catastrophes naturelles mais aussi des phénomènes plus lents comme le réchauffement climatique. Au lieu de vouloir tout imaginer et contrer pour garder l'état d'origine, on cherchera davantage à s'adapter. Pour cela il faudra plutôt nous appuyer sur les ressources locales à l'image du succès des circuits courts pour notre alimentation : de nombreuses initiatives ont fleuri ces dernières semaines et nous avons même la chance d'avoir notre propre boucherie-charcuterie à la ferme du Trembloy ! Il y a aussi les nouvelles épiceries de Pouilly et de Mâlain, les nouveaux commerces et le marché de Sombernon, les nouveaux restaurants, les AMAP et les horticulteurs qui proposent leurs produits en direct et qui ont besoin de nos encouragements. Il ne s'agit bien sûr pas d'un repli sur soi mais bien d'une ouverture vers ses voisins. Plus que jamais nous avons le pouvoir d'agir et de faire évoluer notre société.

Et puis tout cela nous a empêchés de profiter de ce moment post-électoral où une nouvelle équipe a été élue aux commandes de la municipalité. Tous élus avec au moins 82% des voix, c'est un magnifique encouragement. Et que dire de ce crédit de 100% dont vous m'avez personnellement gratifié ! J'en suis fier et très flatté car il reconnaît la qualité du travail accompli, il témoigne de votre envie d'adhérer à un projet commun et il m'invite à poursuivre ce qui est engagé. Je vous en remercie du fond du cœur et j'espère que nous pourrons vite nous retrouver pour trinquer ensemble. Portez-vous bien.

Amicalement

Marc Chevillon

Le mot du Maire - *La Sirène* n°1 (Avril 1998)

Ce N°1 du bulletin municipal de Remilly-en-Montagne est né de la volonté de l'équipe du Conseil municipal qui a souhaité mieux partager avec tous les habitants de notre village. Souci de mieux diffuser l'information pour améliorer les échanges, le dialogue à l'intérieur de notre commune. Si ces quelques pages font l'objet de conversations dans les familles ou entre voisins, eh bien nous aurons gagné notre pari ! Le bulletin se compose de plusieurs rubriques afin de faire connaître les différents aspects de la vie au village. La partie « Courrier des lecteurs » est ouverte à tous pour accueillir vos remarques et suggestions. Au fait quelqu'un sait-il comment s'appellent les habitants de Remilly ? Alors vite à vos plumes pour me répondre et nous faire connaître vos impressions sur ce premier numéro.

Daniel Berchard

Courrier des lecteurs - *La Sirène* n°2 (Août 1998)

C'est vous qui voyez !...

Belle journée d'été. Petit village de 90 irréductibles !

L'homme, c'est vous, c'est moi, est fatigué. Il travaille beaucoup. Pressé de rentrer chez lui.

L'enfant, c'est le vôtre, c'est le mien, joue à la balle dans la grange... ça le fait rire.

Automatisme de l'homme qui prend sa voiture, conduit sans y penser, la tête encore pleine de son boulot. L'enfant rit de plus en plus. C'est rigolo son chien qui veut lui prendre sa balle. L'homme arrive dans son village. Petites rues encaissées. Encore quelques mètres et il est chez lui, tranquille. Il accélère. L'enfant s'amuse bien mais, décidément, le chien est trop rapide et il faut lancer la balle encore plus fort, la récupérer encore plus vite! L'homme est si près de chez lui. En fait, c'est la voiture qui le ramène un peu comme ces chevaux qui ramènent leurs cavaliers égarés. Ouais! super lancer de balle! L'enfant se précipite en riant, pas question que le chien attrape la balle le premier ! La calandre de la voiture fait 50 centimètres de haut et file à 60km/h. L'enfant surgit brutalement de la maison. Il n'est guère plus haut que la calandre; à deux ans, c'est normal.

Question : à quelle vitesse doit rouler l'homme pressé, c'est vous, c'est moi, pour pouvoir s'arrêter juste avant que la tête de l'enfant n'explose ?

Réponse : c'est à vous, à moi, à chacun de voir en s'aidant peut-être de ce «test» simple à savoir que chacun, moi le premier, se demande honnêtement lorsqu'il conduit en zone habitée, s'il serait capable de stopper net s'il le fallait. A chacun de trouver sa réponse en toute conscience.

« La bonne longueur pour les jambes, c'est quand les pieds touchent par terre» disait Coluche !

La bonne vitesse, pour s'arrêter, ne serait-elle pas celle qui permet à la voiture de ne pas toucher 1'enfant, à la calandre de ne pas saigner ?...

C'est aussi quand l'enfant est encore suffisamment en vie pour lui apprendre à ne pas jouer près de la route, à ne pas jouer sa vie ni celle de ses parents. Une calandre ne devrait jamais rendre des parents orphelins de leur enfant !...

(C'est la pensée du jour de la prévention routière !)

Conte d'été inspiré d'un fait «divers» réel ! surtout pas destiné à «donner des leçons» mais uniquement à en «tirer» éventuellement. Merci pour eux, pour votre enfant, pour le mien !

Thierry Tridon

Courrier des lecteurs - *La Sirène* n°15 (Mars 2002)

Journée citoyenne du 24 novembre 2001 :

Elle a commencé par de durs travaux : réfection des chemins communaux par presque tous les membres (masculins) du conseil municipal, aidés par quelques courageux volontaires ; après un départ laborieux dans le froid du petit matin, la matinée s'est terminée autour d'un repas , petite récompense pour les efforts fournis ! Pendant ce temps, les membres féminins du Conseil se sont occupés des courses et de la préparation du repas de ces messieurs, tandis que d'autres volontaires (4 femmes et un homme !) faisaient le grand ménage de la salle des fêtes et préparaient le vin chaud de l'après-midi. Juste partage des tâches, dites-vous ? Voire... combien de temps encore allons-nous accepter d'être reléguées au ménage et à la cuisine ? Combien de temps encore allons-nous accepter d'être considérées comme incapables de pelleter ? Hé bien c'est un scoop : c'est FINI . C'était la dernière fois ! Dorénavant, vous devrez compter avec nous sur les chemins comme vous devrez vous mettre à la cuisine et au ménage…

Anne-Marie Ancery et Christine Tasin

Courrier des lecteurs - *La Sirène* n°17 (Septembre 2002)

Message de Serge aux habitants de Remilly :

« Suite à l'incendie qui a endommagé mon hangar à foin vendredi 21 juin dernier, je souhaite vivement remercier les pompiers ainsi que les agriculteurs (de Remilly et d'Agey) arrivés au plus vite avec leurs tracteurs et remorques. Cette double assistance a permis de sauver le matériel agricole, un énorme soulagement pour ma famille et moi-même.

Outre ce secours concret plus qu'efficace, je tiens aussi à souligner la solidarité de toute la population du village qui, accourue sur le lieu du sinistre dès qu'il s'est déclaré, a offert son soutien chaleureux durant toute la nuit. Cette aide-là n'a pas de prix et montre encore une fois que Remilly reflète parfaitement l'idéal de l'entente et de l'ouverture entre habitants issus de la « ruralité » et nouveaux arrivés souvent originaires de la ville.

Ces différentes manifestations d'aide spontanée contribuent largement à soulager de problèmes urgents et apportent aussi et surtout le soutien moral nécessaire à la reprise du travail. »

Serge Derepas.

Histoire d'eau - *La Sirène* n°6 (Septembre 1999)

Projet de construction de fontaines (1887)

Le village de REMILLY-EN-MONTAGNE est formé de 2 quartiers distincts : le quartier de la maison commune et le quartier de l'église.

Le quartier de la maison commune est alimenté d'eau par de mauvaises sources passant sous les bâtiments et recevant des égouts de toutes espèces. Il en résulte que l'eau est tout à fait insalubre. Elle est même insuffisante pour les sécheresses. Aussi, le Conseil municipal désire-t-il construire de nouvelles fontaines dans ce quartier.

Le quartier de l'église est alimenté par une source dont l'eau suit un mauvais aqueduc à pierres sèches. Cette conduite défectueuse ne permet qu'à une très faible quantité d'eau d'arriver à la fontaine.

Les travaux comprendront :

1°) Pour les fontaines du quartier de la maison commune :

- la captation des sources de «Soie» et de «Pignolot»,
- l'établissement d'une conduite en fonte, système Petit,
- l'établissement de 6 bornes fontaines

2°) Pour la fontaine du quartier de l'église :

- la captation plus complète de la source actuelle,
- l'établissement d'une conduite en terre cuite de SOMBERNON,
- l'établissement d'une borne fontaine en pierre.

Les bassins de prise d'eau seront établis contre les barrages en béton destinés eux-mêmes à recueillir les eaux.

Un petit bassin de distribution sera établi à proximité du village. Il aura 1 m de largeur, 2,5 m de longueur et 1,7 m de profondeur.

La conduite en fonte aura 5 cm de diamètre intérieur.

La borne fontaine en pierre aura 1,2 m de haut, 0,3 m de large et 0,25 m d'épaisseur.

Des moellons ou pierres mureuses de différentes constructions, proviendront des carrières du pays. La chaux hydraulique proviendra de PONT-DE-PANY. Le ciment proviendra des mines de POUILLY. Il sera conservé dans des futailles à l'abri de la pluie et de l'humidité.

La pierre de taille proviendra des carrières de SOMBERNON. Elle sera non gélive et de bonne qualité sans fils ni moyes. La pierre de taille employée sera taillée à la boucharde entre ciselures. Les tuyaux en fonte proviendront de l'usine de BROUSSEVAL. Ce devis s'élèvera à 9 400 F.

Les dépenses seront couvertes par :

- un emprunt de 6 500 F.
- une souscription des habitants de 2 500 F.
- un secours du préfet de 400 F.

L'adjudication des travaux sera faite le 17 octobre 1888.

La réception provisoire du chantier date du 2 décembre 1889, et un an plus tard aura lieu la définitive.

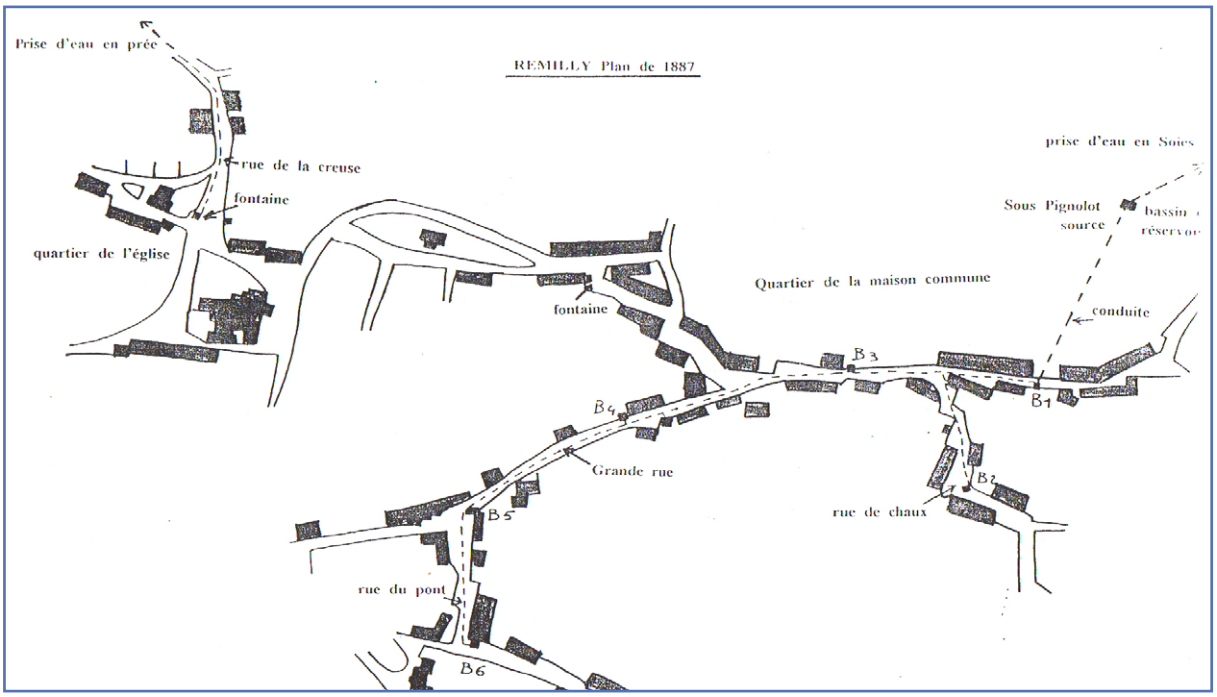
Au sujet de ce chantier, l'ingénieur des Ponts et Chaussées écrit le 12 mai 1888 : «D'après les renseignements qui nous ont été fournis par l'auteur du projet, les trois sources de «Soie», de «Pignolet» et de «Prée» débitent respectivement 80, 30 et 25 litres par minute.

Pour 306 habitants, cela donne 635 litres par habitant et par jour.

Les eaux de là'première source seront réunies dans un bassin de prise d'eau (en Prée), d'où elles s'écouleront par une conduite en terre cuite jusqu'à une borne fontaine en pierre. Les eaux des sources de «Soie» et de «Pignolet» seront captées comme les premières. Celles de «Pignolet» arriveront directement dans le bassin établi non loin de l'entrée du village.

Celles de «Soie», s'y rendront par une conduite en fonte de 412 m de long et 8 cm de diamètre intérieur.

Extrait des Archives Municipales



A propos des cloches de Remilly - *La Sirène* n°7 (Décembre 1999)

Peut-être l'avez-vous remarqué, les cloches qui rythment la vie de votre village ont un petit supplément d'âme. L'intention et l'humanité que leur apporte depuis 63 ans Monsieur Arthur HUSSON évitent la sécheresse et la répétition d'un seul programme. Mais au fait, comment ça marche tout ça ? Et pour commencer un peu d'histoire :

L'une des précédentes ayant perdu son battant, c'est en 1878 que les cloches seront fondues à ROBECOURT dans les VOSGES, par la maison FARNIER. La petite pèse 451 kg, la grosse 652 kg, auxquelles seront ajoutés 120 kg de bronze, à la fin de les accorder avec un ton d'intervalle. Ensemble, elles pèsent donc 1223 kg, lorsqu'elles arrivent en gare de BLA1SY-BAS. Elles sont garanties 10 ans. Si la dépense initiale était assumée par la commune, les 120 kg supplémentaires ont été payés par une souscription dans tout le village, désignant parmi les plus généreux parrains et marraines. A noter que, peut-être du fait de la situation privilégiée de l'église et son clocher à REMILLY, les habitants avaient particulièrement veillé à la qualité des cloches, plus importantes que celles de nos voisins d'AGEY et de GRENANT. Elles seront installées par l'extérieur en mai 1878 et seront baptisées par le curé doyen de SOMBERNON.

Si le clocher est l'élément le plus ancien de l'église (voir à l'intérieur les épaisses voûtes du 12ème ou I3ème siècle), sa plus importante rénovation remonte à 1891 : au-dessus des fenêtres, ainsi que le toit, en ardoise comme par le passé. Ces travaux avaient alors été subventionnés par la Préfecture, à la condition de reconstruire la flèche à quatre pans au lieu de huit, pour raison d'économie, contrairement à précédemment et comme on peut l'observer chez nos voisins de SOMBERNON, AGEY ou GRENANT.

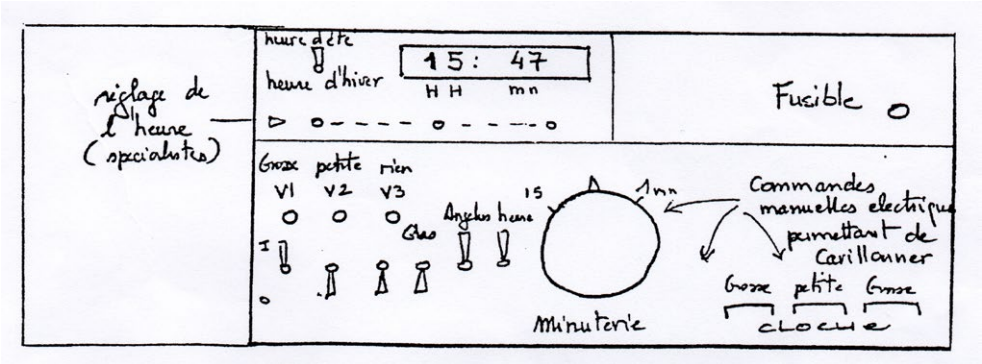
C'est Henri THIBAUT qui occupera le poste de marguillier (celui qui fait fonctionner les cloches) associé à celui de sacristain, jusqu'à sa mort en 1920. Alphonse DENUIT prendra sa suite ; à partir de 1929, Monsieur Paul JAXON l'assumera jusqu'à son décès en 1936. Cette même année, le 26 septembre, à la demande de Monsieur François MERCUSOT, maire, et grand-oncle d'Antoinette CORNIEAU, Monsieur Eugène HUSSON accepte la charge pour ses enfants Arthur et Mathilde, tout en conservant ses prérogatives le dimanche. A l'époque, les cloches sont mues au moyen de cordes et il faut remonter les sonneries deux fois par semaine et la marche de l'horloge une fois par semaine. Depuis l'année 1958, c'est Arthur qui assurera cette activité, exclusivement et constamment ! L'automatisation actuelle sera installée en 1986.

Vous l'avez remarqué, les cloches sonnent automatiquement et habituellement les heures (2 fois), les 1/2 heures (1 fois) et les Angélus de 7 heures, midi et 19 heures. La veille de la plupart des fêtes religieuses, sauf Pâques, on écoutera le soir un Angélus augmenté de la petite cloche (l'Angélus ne se joue habituellement que sur la grosse). C'est là qu'intervient Arthur pour déclencher cette petite cloche, mais également pour carillonner en actionnant directement les battants des deux cloches. La manoeuvre est répétée à l'identique le midi des jours de Noël, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la fête patronale de REMILLY, de l'Assomption et de la Toussaint (sans carillon pour cette dernière). Pour les Pâques, les Vendredi et Samedi Saints, nous n'entendrons pas l'Angélus. C'est le matin de Pâques, à midi aussi, que l'on entendra les deux cloches et le carillon.

Lorsque le prêtre fait l'honneur à REMILLY de s'y rendre pour la messe dominicale, et (surtout) à l'occasion des mariages (sic), Arthur HUSSON fait ressonner la petite cloche durant 1 à 2 minutes, 1 heure avant l'événement, et les deux cloches à toute volée 20 minutes avant : c'est l'invitation ! Pour les fêtes de St-Eloi, Ste-Barbe, St-Vincent, Arthur marque les jours de ces Saints-là par un carillon après l'Angélus de midi ; tout comme pour les fêtes républicaines : 1er mai et le 14 juillet (Angélus avec les 2 cloches). Enfin, il faut sonner le glas 20 minutes avant la célébration d'obsèques à l'église, la petite cloche quand le corps fait son entrée dans l'édifice, et à nouveau le glas lorsque la procession se dirige vers le cimetière. Pour finir, les 2 cloches sonnent à toute volée en cas de catastrophe.

Les commandes des cloches se trouvent dans une armoire vitrée, sur le mur à gauche de la chapelle de la Ste-Vierge (au nord et à gauche des fameuses voûtes du clocher). En fait, Arthur préfère se rendre directement dans le clocher pour actionner au rythme et selon la séquence choisie les battants des deux cloches pour carillonner.

Arthur HUSSON
Bruno MONANGE



Courrier des lecteurs - *La Sirène* n°9 (Juillet 2000)

Remilly-en-Montagne, 17 mars 2000

Suite à l'article concernant les cloches de Remilly-en-Montagne et en réponse au courrier de ME Pierre Bugnod.

Les cloches de Remilly ont été baptisées. Sur la grosse cloche, nous pouvons lire :

L'an 1878 Mgr François Victor Rivet étant évêque de Dijon, Mgr Théophile Guiller, curé de Remilly, Mr Sébastien Laborey, maire de Remilly j'ai été baptisée par Mr Pierre Fauvelet, curé de Sombernon. J'ai eu parrain Sebastien Laborey et pour marraine Anne Javelle femme de Derepas François.

La cloche ne porte pas de prénom, des saints sont gravés : de haut en bas, le très Saint Sauveur, le Christ en croix puis Saint Jean-Baptiste, la Sainte Vierge, Saint Pierre et Saint Paul qui sont les titulaires des quatre basiliques de Rome, c'est pourquoi j'appelle cette cloche Pierrette, Saint Pierre étant le patron de la paroisse.

La petite cloche porte l'inscription suivante :

L'an 1878 Mgr François Victor Rivet étant évêque de Dijon, Mgr Théophile Guiller, curé de Remilly, Mr Sebastien Laborey, maire de Remilly j'ai été baptisée par Mr Pierre Fauvelet, curé de Sombernon. j'ai eu pour parrain Denis Mercusot et pour marraine Anne Galmand, femme de Derepas Pierre.

Il n'y figure pas de prénom, gravé en haut un coeur surmonté d'une croix, en-dessous le Christ en croix puis l'Immaculée Conception, Saint Joseph et Saint Nicolas, je l'appelle Marie-Josèphe. Si Saint Nicolas est gravé, je pense que c'est parce que les cloches ont été fondues à Robécourt et que le patron de cette paroisse est Saint Nicolas (d'après le cachet du curé figurant sur les documents de pesage à côté de celui du maire et leurs signatures, ces documents sont archivés à la Mairie de Remilly)

Sur chaque cloche, il est encore gravé :

Farnier frères, fondeur à Robécourt etVrécourt (Vosges).

Les marraines étaient belles-soeurs, Derepas François et Derepas Pierre étant frères.

Arthur Husson

Le clocher - *La Sirène* n°21 (Septembre 2003)

Pendant ces derniers mois, vous avez pu constater des travaux sur le clocher de l'église. Profitons-en pour retracer l'histoire de notre église paroissiale Saint Pierre es liens.

En 1169, Remilly possédait déjà une église, que l'évêque de Langres donna en partie au chapitre de sa cathédrale. La date de construction des parties les plus anciennes de l'édifice est inconnue. Aux environs de 1515, construction d'une chapelle dédiée à Sainte Anne par Guillaume de Fontette ; le blason de Madeleine d'Oiselay, sa femme, orne la clé de voûte de la chapelle.

En 1829, construction d'une sacristie entre les deux chapelles. En 1830, réparation du clocher, ébranlé par la descente des cloches. En 1841, d'après le rapport de l'architecte SIRAUDOT sur l'état de la construction, la nef « n'a qu'une voûte en bois et plâtre, en portion de cercle très surbaissé » ; la couverture est en pierre. Cette partie de l'église étant très dégradée , on décide sa reconstruction ainsi que celle de la chapelle à gauche du chœur. Le 13 juillet 1844, adjudication des travaux selon les plans d'Auguste SIRAUDOT, architecte à DIJON ; réception des travaux le 27 novembre 1846. En 1865, les vitraux sont brisés par un « misérable fol ».

Il semble que chaque installation de nouvelles cloches (1 seule cloche pendant la Révolution, 2 en 1831 qui sonneront pendant 35 ans, 2 nouvelles cloches d'un poids total de 1 223 kg posées en 1878 qui résonnent encore actuellement) entraîne une grave dégradation du clocher.

En effet, le 30 décembre 1889, un devis est établi pour la reconstruction du clocher :

- établissement d'un échafaudage contre le pignon de la chapelle de la Vierge avec plancher de service,
- démolition de la partie haute et découverture des laves,
- couverture en ardoises d'Angers posées sur voligeage en sapin avec crochets en cuivre,
- armature supérieure du clocher, y compris croix, coq, boule...
- pour protéger les cloches, 40 m de bois en location,
- construction des murs,
- couronnement comprenant modillons et moulures de couronnement, y compris toutes tailles,
- partie basse conservée, enduite sur la surface extérieure en mortier de ciment et de sable de Saône avec joints tirés au crochet,
- percement d'une porte donnant accès au clocher.

Les travaux du clocher attendront 2 ans car M. J. LABOREY, architecte à PARIS mais enfant du pays, propose un autre devis pour reconstruire le clocher en extrême délabrement et la toiture de l'église, partie ancienne. M. LABOREY offrira gracieusement son devis à la commune, en souvenir de son pays natal. La réception définitive des travaux aura lieu le 15 octobre 1891.

Sources : inventaire topographique du canton de SOMBERNON de 1977. Livre sur REMILLY d'Alain GARROT

Ce nouveau toit du clocher restauré cette année avait son devis établi ainsi, quelques 113 ans après :

- échafaudage complet du sol à la base de la croix à la pointe du clocher, la charpente initiale est en excellent état, seul le voligeage est remplacé,
- remplacement de la couverture par de l'ardoise d'Angers Trélazé 300 x 200 de 4,5 mm d'épaisseur posée au crochet inox, zinguerie neuve,
- remplacement du coq par un coq neuf du type gaulois avec pattes et boule, d'une envergure de 63 cm,
- pose d'un paratonnerre FRANKLIN,
- exécution d'un nouvel enduit 3 couches gratté, à la chaux de St Astier teintée,
- révision peinture des deux cadrans d'horloge avec éclairage intérieur,
- reprise plâtre et peinture intérieur de l'église sur parties murs et plafond endommagée par les infiltrations,
- installation d'un parafoudre en tête de ligne pour protection des appareils et installations électriques.

Le chiffrage et le suivi des travaux sont réalisés par M. CREPEY, architecte.

La réception définitive des travaux aura lieu...

Résumé fait par Daniel GARROT

Petite anecdote - *La Sirène* n°9 (Juillet 2000)

Ce monument vous est sans doute familier, vous passez souvent à ses pieds, mais avez-vous remarqué cette gravure insolite sur son fût de pierre « D 16 »?
En fait cette pierre a une petite histoire. Il s'agit d'une ancienne borne routière du 19e siècle devenue inutile à l'avènement des célèbres bornes kilométriques «Michelin».
Après avoir occupé le poste d'instituteur à Remilly de 1854 à 1861, Pierre Perrot (en retraite à Dompierre-en-Morvan) a offert au village cette borne récupérée en souvenir de Jean Biot et Anne Mercusot, les parents de son épouse Angélique Biot.

Monique Bonin *et* Arthur Husson

Si Remilly m'était conté... (1) - *La Sirène* n°14 (Décembre 2001)

L'origine du village et de son nom

Bien sûr, notre Remilly est unique, mais son nom est assez couru : on peut en repérer sept en France (et combien d'autres un peu différents, des Romilly, Rumilly...). Comment expliquer cette fréquence ? C'est l'étymologie (merci le latin) qui nous donne quelques pistes :
Les noms les plus anciens qui apparaissent, au XIIe siècle, sont *Rumileium* (1163), *Rumille* (1169), *Rimille* (1169), *Remilleius-en-Aussois* (1218), *Remilley* (1372), *Remilly* (1559).
En patois, autrefois, l'on disait *Ermilley.*
Remilly viendrait donc d'un nom de personne latin, *Romulius, Romilius* ou *Rumilius* plus le suffixe latin « *iacum* » qui signifie « localité appartenant à » et qui a donné, en France, plusieurs formes : « y » dans le nord et dans l'est (d'où Remilly), « é » dans l'ouest, « ac » dans le sud-ouest... Remilly, comme tous les villages de ce nom, aurait donc été, à l'origine, la « *villa* », c'est-à-dire la propriété agricole d'un certain Romul(i)us , Remul(i)us ou Rumul(i)us. On sait que lors des invasions des IIIe et IVe siècles de notre ère, les villes se sont dépeuplées et beaucoup de personnes se sont réfugiées dans ces *villae*, donnant naissance à ce qui sera un futur village.
Quant à l'origine de ce propriétaire terrien, son nom indique qu'il n'est vraisemblablement ni gaulois ni germain; cela pourrait tout simplement être un de ces militaires à qui on abandonnait un lopin de terre (en usufruit ou en toute propriété) pour le remercier de ses très longues années de service militaire et en échange de son engagement à défendre l'Empire romain. Le nom du fondateur légendaire de Rome, Romulus ou un dérivé (voir ci-dessus), très utilisé pendant les derniers siècles de l'Empire romain, a ainsi pu être donné à des affranchis (anciens esclaves libérés).
On trouve ça et là d'autres interprétations ; ainsi au XVIIIe siècle, on pensait que *Remillius* signifiait « lieu situé sur la pente de la montagne » ; rien dans le latin classique ne permet d'étayer cette interprétation.

Les habitants de Remilly

Le dictionnaire de la Bourgogne (Editions d'Amboise) propose pour les habitants de Remilly-en-Montagne le nom de *Rumilois*, pour ceux de Remilly-sur-Tille ceux de *Rumiliais* ; le maire de Remilly-sur-Lozon (Manche) a bien voulu nous préciser que ses administrés étaient des *Remillais* et celui de Remilly-en-Moselle nous a signalé que, par décision du Conseil municipal, ses habitants étaient des *Remillois*.
Le patois a donné de nombreux surnoms (parfois d'une élégance folle !) aux habitants des différents Remilly, ainsi ceux de Remilly (Moselle) se sont-ils vus appeler *« Les Mebins »* (malins ou méfiants), *« les culs d'éreugnes »* (culs d'araignées), nom d'une dragée de dernier choix ou plutôt surnom se rapportant aux tissages artisanaux qui avaient lieu à Remilly avant la Révolution et ceux de notre Remilly *« Lé Soulon »* (les ivrognes, jadis soulon était synonyme de torchon) ou *« Lé Crépotei »* (les crapauds)... A nous de montrer que nous en méritons d'autres, plus valorisants.

ChristineTasin

Sources : Michel Barastier, La haute Vallée de l'Ouche et son bassin, Les Cahiers du Mesmontois ; J.P. Michaut, Le canton de Sombernon en 1900... et ses environs à travers les cartes postales. Editions de Saint-Seine l'Abbaye ; Les 25 ans du collège de Remilly (Moselle) ; Dictionnaire de la Bourgogne, Editions d'Amboise.

Le télégraphe - *La Sirène* n°20 (Juin 2003)

Dès la plus haute antiquité, il a été fait usage de signaux audibles ou visibles pour la transmission des nouvelles ou des ordres. On utilisait à cet effet des points hauts et même des tours.

Au cours du 18ème siècle, après plusieurs essais, l'abbé Claude CHAPPE conçut la célèbre machine qui reçut le nom de télégraphe.

Ce système était composé d'un mât de 7,50 m de hauteur, un bras articulé à l'extrémité supérieure, et deux autres bras plus petits articulés et équilibrés par un contrepoids. Chacune de ces 3 pièces pouvaient prendre dans le plan vertical une infinité de positions. En les combinant, on arrivait à 196 signaux distincts. 92 furent utilisés par CHAPPE.

Les manœuvres étaient confiées à un agent appelé stationnaire ou télégraphier.

La ligne du Midi, qui n'intéresse que la Bourgogne, fut commencée en 1799. Elle partait de Paris. Les stations aux environs de DIJON furent construites en 1800 : Viserny, Ste-Colombe, Saffres, Bussy-la-Pesle, Corcelles-les-Monts.

Pour des raisons de nouveau tracé, on vit en 1822 la construction des stations de La Chaleur, Remilly (Mont Rond) et Quemigny.

Cette station du Mont Rond n'a laissé aucune trace visible au sol.

En 1835, pour desservir à nouveau Dijon, un tracé supplémentaire fut créé depuis La Chaleur, entraînant la construction de Remilly Nord, La Cude et Bel-Air sur la commune de Dijon.

Celle de Remilly Nord se trouve à La Montagne, sur un terrain privé. Construite en pierre, elle était pratiquement en ruines lorsqu'elle fut restaurée par son dernier propriétaire. Elle est ronde et a une hauteur de 13,50 m.

En 1837, la station de Remilly Mont Rond fut abandonnée. En 1852, le télégraphe électrique sonna le glas du télégraphe aérien.

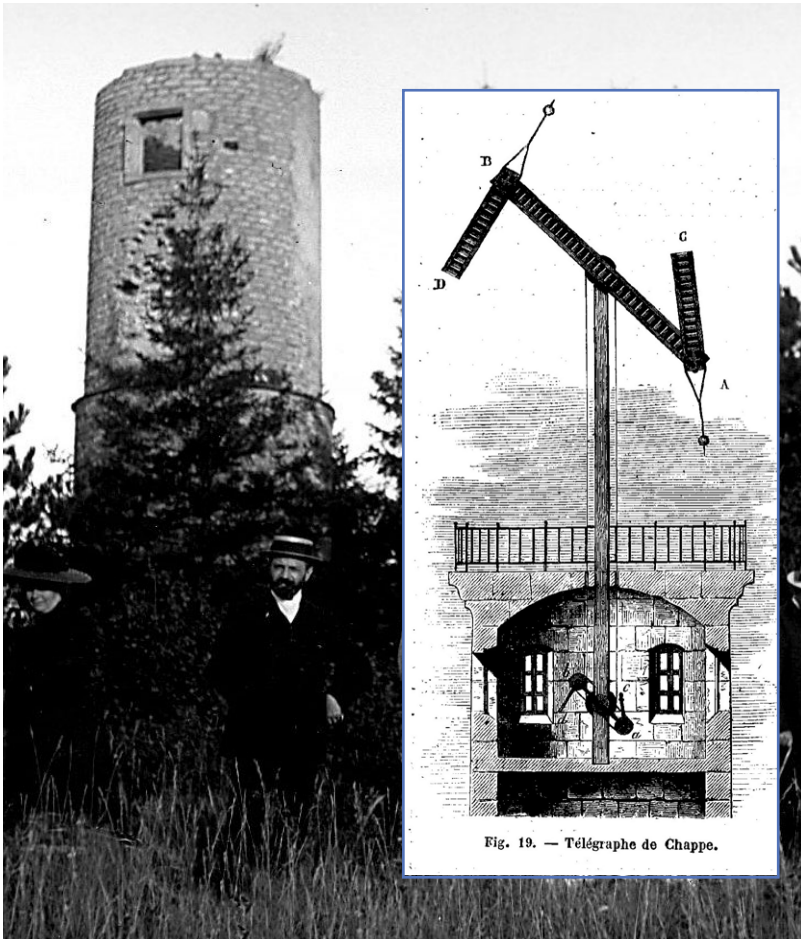


Fig. 19. — Télégraphe de Chappe.

Le télégraphier.

La journée est divisée en deux parties : le 1er stationnaire prend son service 1/4 d'heure avant le lever du soleil et travaille jusqu'à midi. Le second le relève et reste jusqu'au soir, 1/4 d'heure après le coucher du soleil ; ceci tous les jours de l'année, dimanches et fêtes. Les journées, courtes l'hiver, sont très longues l'été.

A son arrivée, le télégraphier prépare l'appareil. Il détache les indicateurs et le régulateur, qui ont été bloqués pour la nuit, en prévision d'une tempête possible. Il attend ensuite le signal d'ouverture venant de Paris, l'œil rivé sur l'oculaire de la lunette, il transmet les dépêches jusqu'au signal spécial appelé congé. Ce congé lui donne quelques minutes de repos.

En l'absence de dépêches, on transmet des messages d'exercice afin de ne pas laisser les agents inactifs.

Les repos sont bienvenus car le travail est plus fatigant qu'il n'y paraît. Aussi bien équilibré que soit l'appareil, il faut environ 6 fois par minute faire pivoter un régulateur de 4,60 m de longueur, qui pèse avec ses poulies et indicateurs environ 50 kg.

Simultanément, il a fallu regarder alternativement dans 2 lunettes placées en vis-à-vis, ce qui l'a obligé 6 fois également à jouer les girouettes !

En 1836, le recensement de Remilly fait apparaître 2 télégraphiers ou stationnaires :

Etienne FEUCHOT, 31 ans, célibataire, arrivé un peu avant 1830. Il épousera Anne LAMARCHE et sera aubergiste après la fermeture du télégraphe.

Jacques COLIN, 34 ans, marié à Marie MERCUSOT, 36 ans (4 enfants), née à Ste Colombe et arrivée à Remilly en 1822, à l'ouverture de la station en Mont Rond.

Extrait du livre sur Remilly avant 1900,
par Alain GARROT
Résumé par Françoise GARROT

Les Maires de Remilly depuis la Révolution - *La Sirène* n°11 (Avril 2001)

Début du mandat	NOM	Fonction	Décès
05/11/1792	PROT (PROST) Vincent	Officier public	1818
22/01/1793	CHANCELIER Vincent	Officier public	
24/02/1794	MERCUZOT Jean	Officier public	
24/06/1796	BISSEY Pierre	Officier public	
13/05/1798	MERCUSOT Hubert	Agent municipal	
16/07/1800	GALMAND Jean	Maire	
13/07/1816	GALMAND François	Maire	
12/03/1826	MERCUSOT Sébastien	Maire	
07/01/1832	MERCUSOT Hubert	Maire	
22/02/1834	MERCUSOT Sébastien	Maire	
02/08/1840	MICHEA Antoine	Maire	
06/09/1846	HUSSON Jean	Maire	1881
21/08/1848	LAMARCHE Jean	Maire	
16/12/1852	BORDET Jean	Maire	
05/02/1865	HUSSON Jean	Maire	1881
05/04/1875	LABOREY LAMARCHE François	Maire	1876
08/10/1876	DENUIT LABOREY	Maire	
21/01/1878	LABOREY MARTENOT Sébastien	Maire	1887
19/06/1887	DEREPAS JAVELLE François	Maire	1915
1915/1916	BRILLE Alplhonse	Adjoint	1938
10/12/1919	JAVELLE Louis	1er conseiller puis maire	1932
17/05/1925	DEREPAS François	Maire	1928
04/11/1928	MERCUSOT François	Maire	1937
21/03/1937	JAXON Louis	Maire	1949
1943/1944	HUSSON Eugène	Adjoint puis maire	1961
15/03/1959	DEREPAS Louis	Maire	1997
19/12/1997	BERCHARD Daniel	Maire	
18/03/2001	GARROT Daniel	Maire	
23/03/2014	CHEVILLON Marc	Maire	

Etude faite par Monique Bonin,
complétée par Arthur Husson
Documents utilisés : registres détat civil

Si Remilly m'était conté... (2) - *La Sirène* n°17 (Septembre 2002)

Quand un habitant de Grenant écrit un livre pour raconter son enfance, il évoque aussi des lieux et des personnages chers à notre village. Écoutons-le :

« Même si nous sortions d'une célébration où l'on nous apprenait à faire des sacrifices et à ne pas succomber à toutes sortes de tentations, c'est la gourmandise qui allait pourtant nous diriger vers Remilly.

Si Grenant possédait un café, nous ne disposions pas d'épicerie, ce qui nous privait de friandises.

Pour s'en procurer, il fallait aller à Remilly chez «Virginie». Pour s'y rendre, il y avait bien sûr la route officielle passant par Le Trembloy, mais l'itinéraire était trop long pour nos petites jambes. Alors, arrivés au tournant de la «Chaume», nous allions tout droit par le chemin de traverse qui, passant au bas des «Tilles» puis «En Carreau», nous menait directement au moulin de Remilly.

Ainsi, nous gagnions plusieurs kilomètres même si la route n'était pas goudronnée, nous y étions plus tranquilles et nos conversations enfantines ne pouvaient être entendues que par quelques pies ou étourneaux curieux...

Arrivés à la porte de «Virginie» (1), nous contemplions l'étal de casiers alignés, fermés d'un couvercle vitré, permettant d'apercevoir le contenu de chacun d'eux.

Je revois ces gros chocolats enveloppés d'un papier brillant : les «Rochers» de Lanvin. Je revois les Carambars, caramels allongés qui, comme le dit Renaud, nous soudaient les dents.

Je revois ces rouleaux de réglisse, longs rubans enroulés comme une couleuvre autour d'un anis blanc.

Je revois surtout «Virginie», brave femme heureuse d'avoir de la visite, heureuse de nous faire plaisir.

Elle se tenait debout dans la pénombre d'une pièce mal éclairée, devant sa caisse, occupée à dresser le compte de chacun, des comptes d'apothicaire où il fallait dénombrer les éléments achetés, tout cela avec une conscience professionnelle n'ayant d'égale que la rigueur d'une machine à calculer lorsque l'on tape sur les bonnes touches.

Inutile de vous dire que nos moyens financiers étaient très limités. Nous arrivions chez «Virginie» avec 100frs dans la poche mais 100frs anciens, c'est-à-dire 1fr. »

Nous pouvions obtenir cet argent des parents lorsqu'ils étaient bien disposés ou, parfois, en rendant un petit service par-ci, par-là...
Mais même avec cette modique somme, il nous était possible de remplir tout un sac de friandises : Virginie pratiquait les prix les plus bas. La brave femme nous recevait l'un derrière l'autre pour faire «notre compte». Elle en profitait souvent pour demander des nouvelles de chaque famille. Lors de ce défilé devant la caissière, je ne suis pas sûr que quelques Carambars n'aient pas rejoint le fond d'une poche sans passer devant les yeux de Virginie ! Hélas, le retour semblait plus long que l'aller. La déclivité du terrain expliquait une partie du problème. Effectivement, si nous descendions sur Remilly, cela implique que nous remontions sur Grenant ! Mais, avouons également que lors du retour, nous prenions le temps de savourer toutes ces merveilles sucrées qui remplissaient nos poches.
D'ailleurs, il valait mieux arriver à la maison les poches vides, « des fois qu'on nous aurait demandé de partager » ! Nous n'allions pas bien loin pour commencer la dégustation : l'ancienne carrière Ledoux, à quelques centaines de mètres de l'épicerie, était la première halte gourmande sur le chemin du retour.
Attardons-nous un instant sur Remilly. Nous n'entretenions pas beaucoup de relations avec les jeunes de notre âge et le climat entre nous n'avait jamais été bon. Disons même qu'il était parfois tendu : querelles de gamins, surnoms pas très gentils. Nous les appelions les «Crapautés». Je n'en connais pas l'origine, mais une chose est sûre, cela ne leur faisait pas vraiment plaisir ! Comme ces «garnements» connaissaient nos habitudes dominicales, il leur était facile de nous attendre, cachés, pour mieux nous attaquer. La pente du terrain et les nombreux bosquets qui bordaient le chemin leur permettaient facilement de poser une embuscade. Ce qui se terminait en assaut où fusaient cailloux et injures. Mais il n'était pas question de subir les «Crapautés». Je me souviens également que nous avions eu des mots concernant les filles qui, souvent, nous accompagnaient. Certains «Crapautés» auraient osé leur «faire des avances». Quelle insolence ! Les filles de Grenant nous appartenaient. Malheur à ceux qui auraient des vues...»

Rémy Garrot.

La bergère de la montagne
Pages 131 à 133
(1) Maison située à l'angle de la rue du Pont et de la rue Pigney.

Le blason de Remilly - *La Sirène* n°16 (Décembre 2003)

La commune étant désireuse de se doter d'armoiries communales, le maire a fait étudier par Monsieur Barastier un projet de blason dont il présente la maquette enluminée et en donne la description héraldique suivante :
1er élément : les armes des premiers seigneurs du nom étant inconnues, ce sont celles des Fontette (qui leur ont succédé) et qui ont régné le plus longtemps sur la seigneurie, (en particulier celle de Guillaume de Fontette qui a fait construire la chapelle St Anne), qui ont été retenues pour figurer en partie « dextre » de l'écu (soit à gauche en regardant).
2ème élément : ce 2ème élément, placé à « senestre » de l'écu (soit à droite en regardant) est constitué des armes de Madeleine d'Oiselay, son épouse. Ces armes figurent d'ailleurs dans l'église du village, en clé de voûte de cette chapelle St Anne.
3ème élément : ce 3ème élément, situé « en chef de l'écu », c'est-à-dire en partie haute (partie noble du blason) reprend le graphisme de la « bande » des armes de Noël Brulart, seigneur qui, le 13 novembre 1619, affranchit les habitants de Remilly et de Trembloy.
En lecture héraldique, ce blason des Brulart s'énonce « de gueules à la bande d'or, chargée de barillets de poudre, de sable ». La couleur « gueules » est le rouge, la couleur « or » est le jaune et la couleur « sable » est le noir. Ces armes des Brulart sont dites « armes parlantes » car le graphisme représente (ici les barils de poudre reliés par un cordon d'étoupe remplacé, depuis, par le cordon bickford) évoque ce que l'on appelait à l'époque des « brûlots ». Or « brûlots » a la même racine que «Brulart», d'où ce qualificatif d'« armes parlantes ».
Ornements extérieurs :
Les « soutiens » : la tradition héraldique, propre aux villes et villages, veut que l'on place en « soutiens », c'est-à-dire de part et d'autre de l'écu, des végétaux rappelant l'économie locale d'autrefois.

Si l'on se réfère à Courtépée, les éléments dominants de cette économie locale étaient au XVIIIe siècle les céréales et la vigne.
D'où l'emploi en « soutien », à « dextre », d'épis de blé et à « senestre » d'un pampre de vigne.
En timbre : pour les villes et bourgs, c'est la couronne murale qui se place « en timbre » (c'est-à-dire au-dessus de l'écu). A cet égard, la commission nationale d'héraldique a codifié ces couronnes :
- à trois tours pour les communes ordinaires,
- à quatre tours pour les chefs-lieux de départements,
- à cinq tours pour Paris (la capitale). Pour timbrer notre écu, nous aurons donc recours à la « couronne murale à 3 tours ».
A la suite de ces explications, le Conseil municipal a approuvé le dessin proposé par Monsieur Barastier et le retient comme un des symboles représentatifs de la commune de Remilly, dont le dessin vous est offert sur cette page.

Extrait des Archives Municipales

Les cafés - *La Sirène* n°22 (Décembre 2003)

Le café restaurant qui était chez la jardinière, maintenant chez GAUJARD « au seurrais Mossieur », était tenu à la fin du 19ème siècle et au début du 20ème par une famille DEREPAS-TAINTURIER qui avait un sobriquet, Didine ; cette famille était propriétaire de la maison et des dépendances au nord et à l'ouest ; puis de 1910 (?) à 1923-1924 à peu près, ce café a été tenu par la famille Charles DORET et Hortense GRANDEMANGE, puis la maison a été vendue à François SAUSSOTTE et Constance LABOREY, tous les deux de Remilly. Ils avaient été jardiniers au Château de Barbirey. A partir de cette vente, le café a cessé.

Le café qui se trouvait à la maison BOUSQUET était tenu par les propriétaires M. Auguste THIBAUT (1848 - 1931) et son épouse Mme Appoline MERCUSOT, décédée en avril 1937.

« Je me souviens bien du Père Auguste et de la Pauline, comme on les désignait, mais je ne me rappelle pas de voir le café ; il avait peut-être commencé dans les années 1877 - 1880.

Il y aurait eu aussi un café chez la grand-mère de Louis LABOREY, la mère Félix, fin 19ème et du début 20ème siècles (actuellement chez Anne-Marie ANCERY).

Un autre aussi, à cette même époque, dans l'actuelle maison RANDOUIN où a demeuré Françoise AUBERT, était tenu par les propriétaires, la famille Ernest LABOREY et Anne MERCUSOT son épouse, les parents de la jardinière. Ils sont décédés en 1923 et 1929. Cette famille LABOREY avait pour sobriquet « Bary », on disait l'Arnèsse Bary et l'Anna Grand-Louis.

Dans le 19ème siècle, où habite Serge DEREPAS, un café était tenu par la famille FEUCHOT-LAMARCHE.

Et puis ceux que j'ai connus :

- café, épicerie MONSAINGEON (Chez Nathalie MIELLE), depuis 1910 (?) jusqu'à juillet 1938 pour le café, l'épicerie a continué jusqu'en 1975. Notre épicière s'appelait « la Ninnie »,
- café MALLY (chez Christian MIETTON) débuté le 1er janvier 1938, fermé peut-être en 1955 ou 1956 ?

Arthur HUSSON
Propos recueilli par
Anne Marie ANCERY

Souvenirs d'école de Lucie Garrot - *La Sirène* n°18 (Décembre 2002)

Elève à l'école de Remilly de 1913 à 1918, Lucie GARROT se souvient :

« La cloche sonnait tous les matins à 8 heures. Nous nous retrouvions sur la place. Il ne fallait pas être en retard, sinon nous avions droit à une retenue. L'école avait lieu de 8 h à midi et de 2 h à 5 h. Il n'y avait pas de classe le jeudi.

C'était une grande salle avec plusieurs fenêtres. Les bancs étaient installés sur 3 ou 4 rangs. Nous étions trente écoliers environ, filles ou garçons, tous de Remilly. L'hiver, la salle était chauffée par un gros poêle rond placé au milieu, il faisait bon. Une lampe à pétrole était suspendue au plafond pour nous éclairer en cas de besoin. Le bâtiment dans l'ensemble n'a pas changé : le logement de l'instituteur au-dessus et le secrétariat de mairie à côté.

La journée de classe commençait par la leçon de morale, on apprenait à reconnaître le bien du mal. Cette leçon s'adressait à tout le monde, aux petits comme aux grands.

Pour les petits de 6 à 7 ans, Monsieur QUEUSSIER était aidé par une fille de l'école qui avait le

rôle de monitrice. Elle les faisait lire. L'une d'entre elles s'appelait Yvonne DENUIT.

A 10 h 1/2, c'était l'heure de la récréation, pour ceux qui n'avaient pas de punition. Nous jouions sur un terrain situé à côté de la place, là où Serge DEREPAS a aujourd'hui un hangar pour ses vaches. Ceux qui étaient privés de récréation devaient copier des verbes comme : « J'ai désobéi... ».

Le mardi à 11 h, Madame QUEUSSIER nous apprenait à coudre. Pendant ce temps, les garçons allaient vers le fils de Monsieur QUEUSSIER qui leur faisait des cours d'électricité.

Monsieur QUEUSSIER écrivait très bien. Nous aussi, nous écrivions avec des plumes sergent.

Un jour, je me souviens, André CLEMENCET, élevé par sa tante et ses grands-parents qui le gâtaient, avait laissé quelque chose à manger dans sa case. C'était une gaufre, je l'ai prise et mangée. Et il disait : « La Lucie, elle a mangé ma gaufre ! »

Madame CLERC a succédé à Monsieur QUEUSSIER. Elle savait nous faire apprendre. Elle était originaire de Remilly et elle y est enterrée.

Dans ce temps-là, les jeunes n'étaient pas riches, nous étions chaussés de galoches. Il ne fallait pas faire de bruit, sinon nous étions punis. Mais on se connaissait plus, on s'aidait, quand on tuait le cochon, on donnait un présent (un morceau de cochon) à l'instituteur et à Monsieur le curé. »

Propos recueillis par
Anne-Marie ANCERY
et Brigitte RIGOLLOT

Un village animé - *La Sirène* n°19 (Mars 2003)

Souvenirs de Lucie Garrot.
De mon temps, les habitants de Remilly exerçaient leur métier au village, ce n'est plus comme aujourd'hui où la plupart d'entre eux s'en vont travailler ailleurs.
Déjà, il y avait les cafés, « chez Mailly » et « chez Doret. ».
Et on comptait également deux épiceries, l'une chez Marie Doret et l'autre chez Madame Monsaingeon, autrement dit « chez la Nînie » qui a fermé en 1975 à son décès. C'est là qu'il était possible de venir téléphoner.
Lucie Garrot se souvient aussi :
- du forgeron qui occupait la forge, rue du pont,
- du sabotier qui habitait dans la cour près de la mairie,
- du bourrelier M. Berthoux tué à la guerre, le premier mari de l'épicière,
- du marguillier ou sacristain qui sonnait les cloches chaque jour, aux heures de l'angélus et le glas pour annoncer les décès. Il assistait monsieur le curé pour les cérémonies,
- du cantonnier M. Cornieau,
- du garde champêtre M. Coquillot. « Quand je gardais les vaches, il me disputait si elles allaient chez les voisins ».
- du charron Edmond Denuit qui habitait le haut du village, au bas de chez Arthur,
- de la blanchisseuse Mélanie Lécorché qui habitait chez Monsieur Manière, la tante du forgeron,
- des deux couturières, Jeanne Denuit et Marie Saussotte.
Sans compter :
- les bûcherons,
- les vignerons,
- le bouilleur de cru M. Monsaingeon qui faisait l'eau-de-vie au four à chaux, à côté d'où habite aujourd'hui la famille Coppa. Tout le monde faisait son vin et de l'eau-de-vie,
- l'instituteur,
- M. le curé, l'abbé Simon ou l'abbé Charles,
La vie du village était aussi animée par les marchands ambulants :
- le boucher de Sombernon M. Legros qui passait le vendredi avec une voiture à cheval recouverte de paille pour maintenir la viande à l'abri de la chaleur.
- le marchand de poissons qui passait une fois par semaine avec sa brouette. Son sobriquet, c'était M. Framboisi.
- le boulanger de Sainte-Marie M. Ledoux qui montait à cheval de temps en temps.
- Louis Richard, le représentant du Pauvre Diable, qui venait en vélo tous les trois mois passer prendre les commandes. On lui achetait le trousseau. La livraison avait lieu plus tard. M. Moissenet, un autre marchand de tissu, de Nuits-Saint-Georges vendait bien aussi.
La sage-femme habitait à Sombernon. Son mari la conduisait en auto. Une fois, elle est arrivée en retard, le petit était né.
Le médecin M. Guibert, venait de Sombernon à bicyclette. Il faisait aussi la pharmacie.
La vendange était un temps de fête. Elle avait lieu en septembre ou plus tard, on s'aidait en famille, c'était la joie. Il y avait plusieurs pressoirs qui servaient chacun à plusieurs familles. Et chacun apportait un arrosoir de vin pour remplir le tonneau destiné à M. le curé.
Une fois par mois, les hommes vêtus de leur blouse se rendaient à la foire à Sombernon pour vendre les bêtes. Ils n'auraient pas manqué cette occasion de se rencontrer. Ce jour-là, ils aimaient bien boire un petit coup et rentraient tard, parfois à la nuit.

Propos recueillis par
Anne Marie Ancery
et Brigitte Rigollot

Souvenirs d'Arthur Husson - *La Sirène* n°20 (Juin 2003)

Les fêtes.
Annoncé par le tambour, le 14 juillet était fêté l'après-midi par une loterie pour les dames et jeunes filles, toutes avaient un lot : une assiette ou une tasse ou bien un verre ou une cuillère et fourchette ou un bol ou un paquet de petits gâteaux ou une brosse ou ...
Les hommes et les jeunes gens avaient chacun un cigare. Les enfants, un petit sac de bonbons mélangés.
A partir de 1960, les hommes et jeunes gens ont eu un « bon » de vin ; les enfants, un jouet ou un livre et bien plus de lots de vaisselle pour les dames.
Feu d'artifice le soir.
Depuis plus de vingt ans, la loterie a lieu pour la fête patronale et pour le 14 juillet il y a des réjouissances et le feu d'artifice. Pour la fête patronale, chaque 1er dimanche du mois d'août, un bal était monté devant la mairie, dirigé par Monsieur COUCHE de Pont-de-Pany et aux alentours des marchands forains qui vendaient des bibelots et des nougats. Un de ces marchands était Monsieur Jules SERMET d'Agey.
De temps en temps on montait des balançoires à l'endroit du jeu de quilles (actuellement le hangar de Serge DEREPAS).
Fin des travaux d'été.
Pour marquer la fin de la fauchaison et la fin des moissons, certains agriculteurs mettaient une branche de feuillage sur la dernière voiture rentrée.

Propos recueillis par
Anne Marie Ancery
et Brigitte Rigollot

Souvenirs de vacances entre 1919 et 1940 - *La Sirène* n°28 (2007)

Je suis venue pour la première fois à Remilly, j'avais trois ans. C'était en 1919. Mon père était alors à Montluçon pour construire des casernes. Plus tard, quand je venais en vacances depuis Paris, c'était une autre histoire. On prenait le train vers huit heures et on arrivait vers onze heures et quart à Blaisy-Bas. Là, Monsieur Manzat venait nous chercher avec sa carriole. On calait alors une malle en osier pour les mois d'août et septembre. A Sombernon, monsieur Manzat s'arrêtait pour se restaurer, il avait le restaurant aujourd'hui appelé « Spuller ». Puis nous arrivions vers quatre-cinq heures au village. Aujourd'hui, il faudrait deux heures et demi au plus pour venir de Paris. La famille Léger venait en voiture. Mais nous, une fois sur place, ne bougions pas, nous ne nous déplacions qu'à pied ou en bicyclette.

Il y avait davantage de fermes et d'animaux au village. L'attraction, c'était chez Ninie, l'épicière ; les habitants de Grenant, d'Agey, d'Echannay faisaient leurs courses jusqu'à Remilly. C'était moins cher qu'ailleurs et elle avait de tout. Elle avait même une petite pharmacie. D'ailleurs, ma sœur tombait tout le temps sur les cailloux. Les rues n'étaient pas goudronnées !

Notre Ninie était merveilleuse. Elle se faisait voler ! Pendant qu'elle coupait un morceau de gruyère, on lui rabotait les bonbons ! Avec la chicorée Leroux, on collectionnait les vignettes pour gagner de belles petites cuillères que j'ai toujours. A la fin des vacances, elle nous vendait des pantoufles pour tout l'hiver, avec des semelles en feutre épais : on glissait sur les parquets ! Elle commandait des écossais tous différents.

Une fois, Monsieur Léger nous avait emmenés faire une pêche à Grosbois de l'autre côté de la digue. C'était une expédition : on partait le matin en voiture pour ne rentrer que le soir. Une fois, on avait laissé les perches avec les lignes et on a attrapé une poule ! Elle a attrapé la mouche puis l'hameçon. Cette pauvre poule a hurlé. Heureusement que le gardien est venu nous sortir du guêpier !

On allait aussi à pied à Grenant. A l'église, le curé montait en chair. « Si vous voulez garder votre curé, il faut lui apporter à manger. » disait-il. Sa tunique était vert-de-gris tellement elle était usée. Il faisait aussi des photographies avec un gros appareil en se mettant sous la cape. Mon père aimait beaucoup chanter, il chantait des airs de Molesnes. Un jour, Monsieur le Curé lui avait demandé de chanter pour la fête du pays et il avait demandé à mademoiselle Cécile, organiste à l'église Sainte Clothilde à Paris, de l'accompagner. Mon père commence l'Ave Maria quand il s'aperçoit qu'elle l'accompagnait un peu trop haut. Elle devait être un peu jalouse et il a été obligé de lui demander de s'arrêter. Mademoiselle Cécile habitait l'été au moulin !

Madeleine Istria

Notre Ninie : Virginie Monsaingeon vers 1970

Souvenirs, souvenir - la Sirène n°29 (Mai 2008)

Depuis cinquante ans, le métier d'agriculteur a énormément changé.
Après la guerre on comptait une douzaine d'exploitations au pays. Aujourd'hui, il n'y en a plus que quatre et seulement une sur Agey. Il y avait plus de 100 vaches à lait au village, et maintenant, on ne voit plus que des bêtes à viande.
Je semais à la main avec le sac sur le dos ; c'était dur quand il y avait des mottes et que le sac pesait 30 kilos. On marchait toute la journée. Je me levais vers cinq heures, on faisait un casse-croûte vers dix heures et quatre heures.
La moisson se faisait avec une moissonneuse lieuse tirée par les chevaux. Les gerbes étaient mises en tisseaux. Quand elles étaient sèches, on passait avec les remorques pour les rentrer. Une fois la moisson finie, la batteuse passait de village en village. Pour le battage, on se rendait service. Pour la moisson, j'avais un commis et même pendant la guerre un prisonnier allemand. Au début des moissonneuses batteuses, les sacs étaient attachés à la main et le soir on ramassait les sacs, parfois à la nuit si bien qu'on en oubliait. Les camions de la coopérative passaient ensuite les chercher. Aujourd'hui les agriculteurs moissonnent en quelques jours avec d'énormes moissonneuses batteuses sur de grosses exploitations.
Il fallait mener les vaches avant et après la traite. C'était le travail des femmes. Nous faisions un peu de fromage blanc. La traite se faisait au début à la main, après à la machine. La coopérative passait ramasser des bidons de quarante litres bien lourds à manipuler, ce n'est qu'après que le lait conservé dans des tanks était ramassé avec des citernes.
Pour la fenaison, il fallait au moins deux mois. Aujourd'hui, pendant la période des foins, les agriculteurs ne touchent même pas une fourche. On chargeait à la main en vrac. Le tout c'était de monter le foin avec la poussière et la chaleur dans les fenils au-dessus des écuries. Nous avons eu un turbo avec un gros ventilateur puis un tapis roulant. On fauchait à la faux sur les coteaux sinon on utilisait des faucheuses tirées par deux chevaux attelés avec des limons. J'ai eu jusqu'à cinq chevaux, j'en attelais parfois quatre pour les charrues à deux fers. Mon premier tracteur, je l'ai eu en 1959, un petit tracteur qui n'avait rien à voir avec ceux d'aujourd'hui.
Il y avait beaucoup de vignes à Remilly, tous les coteaux bien exposés étaient plantés de vignes, des plants à grands rendements, du 54/55. On pouvait boire deux ou trois litres de vin par jour, avec le travail, on éliminait. On piochait à la main. Avant l'arrivée des voitures, mes parents livraient du vin à Dijon en petit fût en même temps qu'ils livraient du foin pour les chevaux qui y assuraient de nombreux travaux ; j'ai arrêté de cultiver la vigne dans les années 75. On a bu de bons coups au retour de la chasse ! J'ai chassé pendant 40 ans, et pêché pendant 20 ans ! Plutôt que le gros gibier, je préférais chasser le lapin de garenne ou le lièvre, il y en avait beaucoup après la guerre.
Les femmes travaillaient beaucoup, avec quatre enfants, ma femme faisait le jardin, la traite, la volaille, les œufs, les lapins, elle ébroussait la vigne et vendangeait, sans compter la cuisine, la lessive…
On ne se voit plus comme avant, on s'entraidait. On faisait la fête début décembre, à la Saint-Eloi, le patron des agriculteurs puis à la Saint-Vincent début janvier, le patron des vignerons… On faisait tourner le saint, celui qui l'avait invitait une douzaine de convives pour un bon repas. Le curé était invité. Maintenant, ça n'existe plus. La paulée à la fin des moissons était aussi une occasion de fête. Pour la saint cochon, on se retrouvait en famille. Il y avait beaucoup de lard. C'est mon père qui le tuait une ou deux fois par an. La viande était conservée au saloir ou en bocaux comme le filet au vin blanc sans oublier le jambon fumé, ce n'était pas mauvais non plus…
En cinquante ans, c'est incroyable comme les modes de vie ont changé. Le temps aussi, il tombait un mètre à un mètre cinquante de neige. Nous faisions alors la corvée pour dégager la route vers Sombernon pour que le médecin ou le vétérinaire puisse passer. Il faisait aussi plus froid, - 27° en 1928-29.

Louis Monsaingeon

Louis Monsaingeon dans la cours de ferme en 1938
(Maintenant chez Thierry Bernard)

Autour de l'alambic - la Sirène n°30 (Septembre 2008)

C'est mon grand-père qui avait installé dans les années 1890 tout le matériel de distillation dans la grange à gauche à l'entrée du village. Les alambics sont aujourd'hui ensevelis car la grange s'est écroulée. Les chapeaux avaient été volés. Il y avait aussi dans cette grange un four à chaux qui a été utilisé pour monter les bâtiments.

L'alambic servait surtout pour faire du marc de raisin : on l'obtient en distillant le résidu du raisin que l'on a pressé pour en extraire le jus. Il fallait compter pour sortir dix litres d'alcool à 50° une feuillette de fruits, soit cent quatorze litres environ. Du temps de mon grand-père, il y avait beaucoup de vignes à Remilly. Tous les coteaux en étaient plantés. Les gens vendaient leur vin. Tout le travail de la vigne se faisait à la main. Les manouvriers vivaient de ça. Ils avaient en complément une vache ou deux.

J'ai commencé à distiller après la guerre 1939-1945. J'ai repris derrière Monsieur Jubert lorsqu'il a arrêté. Il l'a fait quand il était en retraite ; il habitait là où Monsieur Bussière réside.

J'ai arrêté de distiller en 1972 car il n'y avait plus de marc, juste un peu de fruits. Mon fils a continué encore un peu. On distillait alors des prunes et un peu de cerises. Il y avait plus d'arbres fruitiers qu'aujourd'hui. Auparavant, les cerises, on cherchait d'abord à les vendre.

Il y avait sur le foyer un gros bac en cuivre avec en dessus un chapeau. On mettait autour des cendres mouillées pour arrêter la vapeur que l'on recueillait ensuite dans un bac traversé par un serpentin passant dans l'eau refroidie. Il y avait deux alambics, l'un pour la petite eau (25-26°), puis on faisait repasser l'eau recueillie dans un petit alambic qui pouvait alors atteindre jusqu'à 90° d'alcool. On avait deux alcoomètres, un jusqu'à 45-50° pour la petite eau, un autre qui montait jusqu'à 90°, et un thermomètre. Une fois que c'était coulé, on mesurait le degré d'alcool et on remettait de l'eau si nécessaire. On pouvait sortir une eau-de-vie à 90°. Dans ce cas on pouvait s'en servir pour cautériser les veaux !

Les fruits devaient déjà avoir fermenté dans les tonneaux deux à trois mois. On disait qu'ils avaient bouilli. Les résidus de raisin disposés dans une balonge étaient recouverts d'argile pendant ce temps de fermentation. Les fruits, on les chauffait au bain-marie. Ainsi, ça ne risquait pas de brûler. La qualité ? Ca dépendait de ceux qui préparaient ! Que faire des résidus ? On les mettait de côté, puis on les emmenait dans les champs.

Pour la première passe, il fallait compter une heure et demie. On faisait trois chauffes par jour. C'était du travail ! J'étais imprégné de partout. L'alambic fonctionnait au plus quatre mois l'hiver, à partir de novembre, décembre. L'hiver, on a plus de temps. J'étais alors le plus possible dans la grange. J'étais au chaud ! Je me levais tôt pour donner à manger aux vaches et curer les écuries avant d'y aller.

J'allais aussi chercher les tonneaux avec un traîneau derrière mon cheval. Les hommes prenaient le temps de s'arrêter, ils amenaient un casse-croûte, moi aussi. C'était une affaire d'homme ! Les femmes travaillaient dans les vignes mais ne participaient ni à la vinification, ni à la distillation.

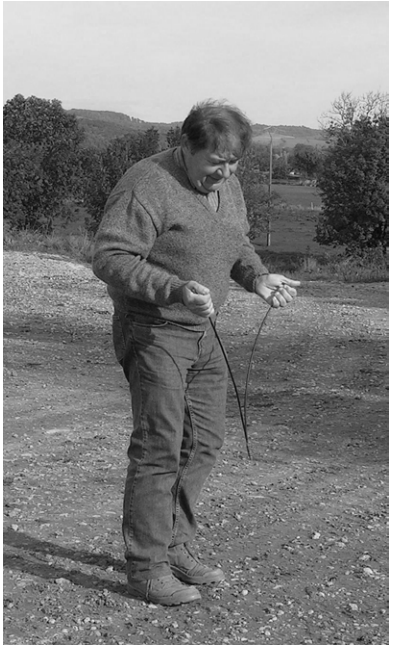
Nous en faisions pour notre consommation courante mais j'en faisais aussi pour en vendre. Cela faisait rentrer un peu d'argent. Le marc se buvait après le café. Et quand on tuait le cochon, chacun venait boire le marc. Certains buvaient bien la goutte, je me rappelle Pierre Derepas, vingt litres ne lui suffisaient pas, il s'est noyé dans le ruisseau.

La distillation était contrôlée. Je tenais les registres. On sortait à 50°. On avait droit à dix litres. Aujourd'hui, ce droit n'est plus transmissible aux enfants. Il fallait aussi un laisser-passer pour transporter l'alcool. Les bouilleurs de cru venaient le chercher auprès de ma mère. Les gabelous passaient deux ou trois fois dans l'hiver. Il y en avait un en particulier qui contrôlait tout. Je n'ai jamais eu d'amendes !

Les hommes venaient distiller à Remilly de sept ou huit pays des environs : Gergueil, Prâlon, Echannay, Sombernon… Il y avait également à mon époque des distillateurs à Vaux, et à Barbirey. Il reste encore un distillateur à Vaux les Grenant.

Louis Monsaingeon

Serge et la radiesthésie - la Sirène n°31 (Décembre 2008)



Il faisait un beau temps clair d'automne ce dimanche matin. Serge était passé me prendre et nous nous étions rendus au hameau de La Rèpe, non loin de Châteauneuf. Le jeune agriculteur qui avait sollicité Serge nous avait accueillis dans une grande stabulation récente en acier. Il était à la recherche d'une source d'eau fiable et abondante qui lui permettrait de nourrir ses bêtes.

Grâce à un plan de cadastre que lui avait fourni le propriétaire, Serge avait déjà repéré le passage de plusieurs sources sur le terrain. Il avait promené son pendule sur le papier et avait pu interpréter les infimes vibrations que son instrument lui transmettait. « Ce ne sont pas des visions, j'arrive à capter ce qui m'est retransmis et ensuite, pour l'interpréter, j'ai le pendule. Selon une crispation du bras ou un mouvement du corps, le pendule interprète ce qui se passe ».

Pour lui la recherche à distance est la même que sur le terrain. Quand il a trouvé la source, l'eau qui rayonne lui indique ce qu'il y a autour (végétation, reliefs, bâtiments…). « C'est comme si j'étais relié à un satellite et que ça me donne les informations ».

Serge a tracé le parcours de trois sources sur le plan. L'une d'entre elles passe à proximité du bâtiment. C'est sur celle-ci qu'il va se focaliser. Il saisit sa baguette, sorte de « Y » en laiton, et se met à arpenter la cour. A quelques mètres près, une source se trouve là où Serge l'avait localisée sur le plan. Grâce à son pendule, il va maintenant calculer la profondeur et le débit : il compte très vite dans sa tête, soit par dizaines soit par unités, et les oscillations du pendule lui donnent une fourchette de profondeur et de quantité. La source se trouve à 12 mètres et son débit est de 3000 litres par jour.

A l'heure où j'écris ces lignes, le propriétaire n'a pas encore creusé son puits mais Serge a peu d'échecs et ses prévisions quantitatives sont souvent très fiables. A Grenant-Les-Sombernon, il a récemment diagnostiqué une source à 7 mètres de profondeur et 6000 litres de débit quotidien. Le propriétaire, équipé d'une pelle mécanique a aussitôt creusé et confirmé les dires de Serge. « Ça fait trois générations que l'on cherche de l'eau dans ce pré ».

A la Rèpe, Serge a voulu procéder à une expérience : il a demandé au propriétaire de choisir un pré où se trouve une source, de s'y promener en pensée et d'aller « voir » la source, toujours en pensée. Notre hôte s'est donc concentré et a commencé sa « promenade ». Serge tenait ses baguettes et nous les avons vues soudain plonger : le promeneur regardait son abreuvoir ! Serge a sorti son pendule et lui a demandé de visualiser à nouveau la source avant de lui annoncer qu'elle ne débitait que 900 à 1000 litres par jour et qu'elle n'était guère à plus de trois mètres ! « Là je vous vois vraiment crédible, c'est hallucinant » s'exclama notre agriculteur.

La recherche d'eau est l'application la plus courante de la radiesthésie mais elle permet aussi de retrouver des animaux ou de guérir certaines maladies. Serge est un autodidacte et il expérimente beaucoup. Il a aussi décidé d'acquérir les connaissances théoriques qui lui font défaut.

L'âge de la retraite est un virage difficile à négocier pour certains. Pour Serge, une nouvelle vie va maintenant commencer autour de sa passion. J'espère avoir la chance d'être à nouveau témoin de ses recherches.

Je pense à Vincenot. L'héritage druidique dont parle le Pape des Escargots est sans doute lié à la radiesthésie. Ces connaissances païennes ont été balayées par la religion mais sont-elles pour autant sans fondement ?

Marc Chevillon

Une vie - la Sirène n°36 (Septembre 2010)

Yvonne Derepas, née le 13 avril 1928 à Francheville, Côte d'Or.
Signe particulier : première dehors 365 matins sur 365.

La famille Colin (*comme le poisson* dit Yvonne) a 4 enfants, Yvonne est la 4ème. Les parents sont agriculteurs et ont peu de moyens. Yvonne, comme tous les autres enfants, commence l'école à l'âge de 5 ans puisque la maternelle n'existe pas à cette époque-là. Elle y reste jusqu'à l'âge de 14 ans et se montre bonne élève, aimant apprendre et bénéficiant du savoir-faire d'une excellente institutrice arrivée à 19 ans et en poste jusqu'à sa retraite. Yvonne fait sa communion le 1er juin 1940 et passe son Certificat d'Etudes 4 jours plus tard, âgée de 12 ans seulement ! Quitter l'école à 14 ans n'est pas un choix car de choix il n'y a pas. Poursuivre des études à ce moment-là signifie partir en pension à Dijon et peu de gens en ont les moyens. Quant aux transports, ils sont très limités : 3 maisonnées dans tout le village de Francheville possèdent une voiture, les autres doivent prendre des autocars souvent éloignés des domiciles et accessibles par des chemins pleins d'ornières. Résultat : peu d'enfants ont l'opportunité de prolonger leurs études et ils n'ont pas le loisir de se poser la question : il faut travailler et c'est tout. Yvonne devient donc fermière chez ses parents sans regret ni espoir particulier. De cette période de son adolescence, elle se souvient notamment de 1943, elle a 15 ans. Le couvre-feu empêche les gens de se déplacer la nuit, même si une vache est sur le point de vêler, et ce n'est pas simple. On entend les bruits de bottes sur le sol gelé (*j'étais pas sourde à ce moment-là* s'écrie Yvonne) et l'on doit camoufler toutes les lumières parce que c'est interdit …

A 19 ans, Yvonne rencontre son amoureux, Louis Derepas, originaire de Remilly mais ayant vécu un moment à Plombières à la suite du décès prématuré de son père, puis placé comme domestique chez les Duthu à Francheville. Nous sommes en 1947, le permis de conduire est impossible à envisager pour les femmes, trop cher. La sœur aînée d'Yvonne l'a eu à 40 ans ! Même les hommes le passent tardivement, lorsqu'ils ont réussi à mettre un peu d'argent de côté, bien après avoir commencé à travailler. Les jeunes en conséquence ne se déplacent pas très loin pour se divertir et se rencontrent vite et facilement. Yvonne connaît alors pas mal de jeunes gens qui font de la musique et les bals ont beaucoup de succès. C'est ainsi qu'elle fréquente Louis pendant 3 ans avant que celui-ci ne la demande en mariage. Il a dû attendre que le bail des fermiers qui avaient repris l'exploitation de Remilly soit terminé pour assurer l'avenir d'une famille. La situation des femmes est alors complètement dépendante de celle des hommes. Le mariage est célébré le 30 mai 1950 à Francheville et Yvonne arrive à Remilly quelque temps plus tard.

Le 24 mars 1951 naît Serge (délais respectés, donc!). Yvonne dit en riant *c'est le premier meuble qu'on a eu !* Surprise, c'est un garçon, à l'époque pas d'échographie pour faire des plans sur la comète. Bonne surprise d'ailleurs en matière de succession. Tous les garçons de la famille ayant été prénommés François, Yvonne et Louis ont l'idée d'appeler leur rejeton Jean-François pour changer un peu. Or un petit garçon très mignon de Francheville s'appelle Serge, c'est donc ce prénom qui est choisi. Yvonne continue bien sûr de travailler tout en élevant son garçon, il n'est pas question de prendre du temps « maternel » car la famille n'est pas très argentée et aucune aide spéciale n'existe. De même, il faut emmener le petit partout, personne ne peut le garder et bien entendu le peu d'argent qu'ils ont est destiné à l'achat d'un outil ou à une réparation quelconque.

C'est ainsi que le jeune couple décide que Serge sera l'unique enfant de la famille.

Désormais, la vie est organisée autour du travail à la ferme. Yvonne a appris le métier avec ses parents, elle continue avec Louis, puis Serge, Martine à son arrivée dans les années 90 et enfin Romain. Pour elle le travail est resté le même durant tout ce temps mais il faut quand même souligner que l'apparition des tracteurs au début des années 60 a considérablement facilité les tâches rendues plus rapides et moins fatigantes. Toutefois, la réparation d'un tracteur est plus compliquée que celle d'un cheval…. Quoique …. Yvonne n'a pas oublié la douloureuse histoire de la pouliche qu'ils achètent en 1951, investissant tout le bénéfice gagné (50 000 anciens francs). La bête tombe vite malade et reste couchée ; un jour Yvonne la retrouve dans le ruisseau, en vie mais incapable de bouger. Il faut huit hommes pour la sortir de là et le vétérinaire déclare qu'il faut l'euthanasier. Direction l'abattoir donc, où la pouliche arrive morte, il faut donc l'emmener à l'équarrissage…. *Tout ça pour ça* dit Yvonne.

Elle note aussi que lorsqu'on décide d'arrêter les vaches laitières au début des années 90, le travail est différent. En effet les laitières demandent une présence constante, il n'y a ni dimanche ni fête, mais çà rapporte. Le changement demande d'avoir plus de bêtes pour ne pas perdre d'argent.

Le 1er novembre 1997 est un triste jour dans la vie d'Yvonne. Louis s'éteint au bout de 47 ans de vie complice. Il avait beaucoup fumé, son cœur était fragilisé et il vivait sous assistance respiratoire depuis six ans. Les médecins avaient alerté Yvonne, Louis était plus ou moins obéissant quant aux précautions à prendre. Ce matin-là, Louis est installé dans la voiture du SAMU devant sa maison et y meurt avant d'arriver à l'hôpital. Yvonne se souvient qu'elle s'y attendait mais …. son regard clair en dit plus long sur la déchirure soudaine. Elle n'est pas toute seule heureusement et continue son labeur entourée des siens. *Fallait continuer, c'est pas de rester dans le fauteuil, qu'est-ce que ça aurait fait ?*

L'ultime fierté d'Yvonne est que Romain continue ce qui existe depuis si longtemps. *Autrement ça va s'en aller, tout. Vous avez travaillé toute votre vie pour quoi faire ?*

Yvonne est gaie, elle aime discuter et rire, s'arrêtant toujours pour demander aux uns et aux autres *alors comment ça va ?* Et se dépêche d'aller escalader les clôtures des moutons sous le regard ébahi des plus jeunes. Elle aime s'asseoir sur le muret du figuier en fin de journée, entourée de bêtes plumées ou poilues, prête à engager la conversation avec tous ceux qui passeront par là. C'est sa vie.

Pascale Ducamin

Les carrières de Remilly - la Sirène n°31 (Décembre 2008)

La présence de granit (arkose triasique), sur le territoire communal fait l'objet d'une exploitation sauvage au 19ème siècle, par des habitants qui extrayaient et livraient des pavés aux villes voisines. En 1930, le Conseil municipal propose de taxer les emplacements exploités afin de « donner quelques revenus à la commune ». Après plusieurs lettres au Préfet entre 1830 et 1831, les extracteurs acceptent de payer 25 centimes par m² de pavés et promettent de recombler et reniveler les fouilles terminées. Au 19éme siècle, 4 ou 6 familles vivaient de cette exploitation.

Déjà signalée par Courtépée en 1770, une carrière de sable a été exploitée par les habitants pour leurs besoins au lieu-dit « sur le moulin ».

extraits de L'histoire de Remilly
par Alain Garrot

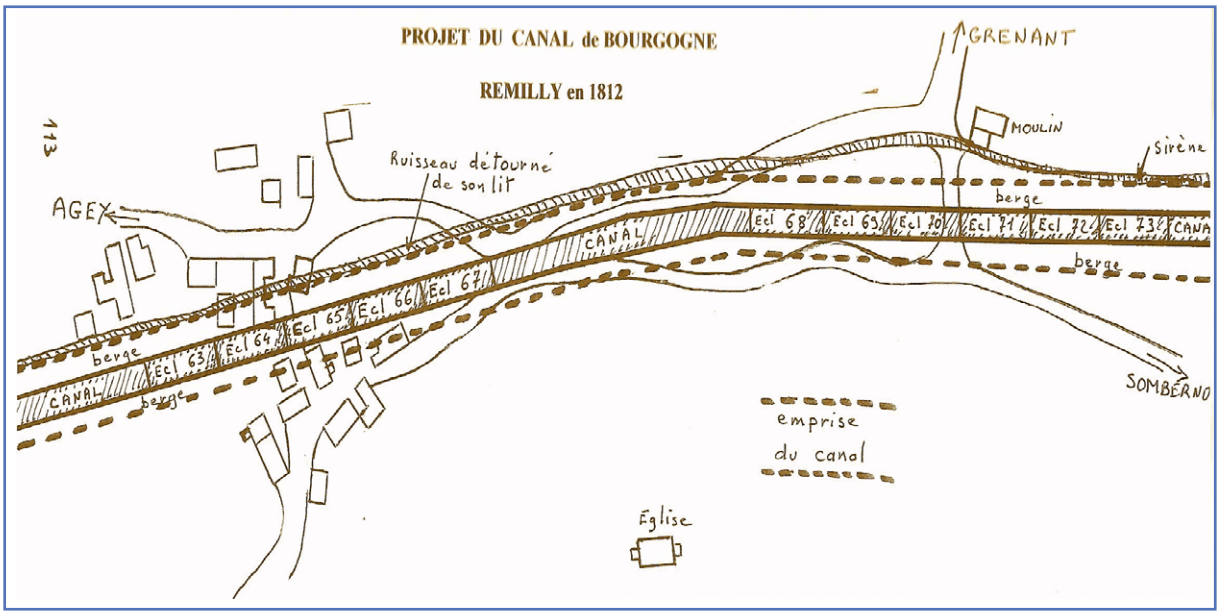
Pour découvrir L'histoire de Remilly, contacter Françoise Garrot

La carrière de granit encore visible au-dessus de la départementale 108 face au tri sélectif a été ouverte en 1932 par l'entreprise Ledoux de Sombernon, sur une parcelle louée à l'Evêché de Dijon. Celle-ci faisait commerce de gravillons destinés à l'entretien des routes et de sable. Pour la petite histoire, le carrier chargé de poser les mines venait de Fleurey et les ouvriers (trois de Baulme-la-Roche, un de Sombernon, un d'Agey) arrivaient au travail à pied ! Un seul habitait le village. Pour cette entreprise, l'exploitation s'est achevée avec la guerre en 1945. Par la suite, un marbrier de Dijon a loué le site sans l'utiliser.

souvenirs de Mr Ledoux recueillis
par Bernard Bonin

documents transmis par M. Bonin

Le canal de Bourgogne à Remilly - la Sirène n°34 (Septembre 2009)



Les péniches voguant au pied de l'église de Remilly sur le Canal de Bourgogne !

Un canular ?

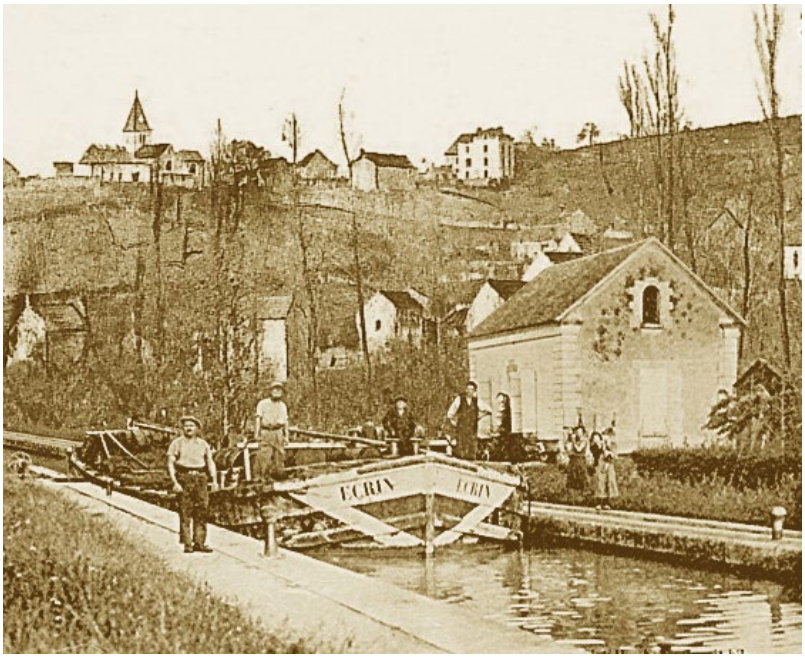
Non, de vrais projets.

Un premier projet de canal sous Sombernon est soumis par Vauban en 1696.

Un second voit le jour le 15/7/1718, proposé par Mr de la Jonchère au Duc d'Orléans, alors Régent.

En janvier 1813, Mr Leschevin écrivait, suite à une nouvelle étude :

« Il faut remonter le vallon d'Agey et de Remilly, jusqu'au-dessus de ce dernier village, et arrivé là, à la 55ème écluse, il y établit son bief de partage qui se dirige sous la montagne et sort de l'autre côté, au-dessus du village de Grosbois. A Remilly, un puits, dont l'ouverture est presque de niveau avec la 55ème écluse et avec la percée projetée, est entièrement dans les grès et n'atteint le granit qu'à 13m. On emploie ce grès dans plusieurs parties de la Bourgogne en meules de moulins, et pour en faire les parois des creusets de hauts fourneaux. Son extrême dureté le rendant propre au pavement des rues et des routes, Ms les ingénieurs des Ponts et Chaussées font exploiter en ce moment celui de Remilly. Ce sera un nouveau bienfait que la ville de Dijon recevra du canal par ce moyen ! »



Le souterrain prévu mesurait près de 8 km.

En décembre 1813, un projet est proposé par l'ingénieur Forey. Extrait de sa proposition :

« Au bas de Remilly commencent les granits rouges excessivement durs. C'est sur ces roches, dans le flanc à gauche du torrent, qu'il faudrait établir les écluses pour les franchir et s'élever à l'espèce de plaine qui les couronne.

Il faut placer sur cet espace 11 écluses de 2,60m de chute par sas accolés ou construire 2 groupes de sas accolés, l'un de 5 et l'autre de 6 écluses, et laisser entre eux un intervalle de 100m. »

En complément, un réservoir dont on tirerait l'eau pour la navigation était prévu près de Trembloy, drainant les eaux des ruisseaux de Grenant et de Sombernon.

Gageons que la vie de notre village aurait été considérablement transformée !

Monique Bonin

Extraits tirés du livre : Histoire de Remilly par Alain Garrot.

Remilly Haute-Côte de Dijon - la Sirène n°33 (Septembre 2009)

En 1928, Ernest Naudin signait une « Contribution à l'étude des Hautes-Côtes de la Bourgogne ». Vendue 5 francs au profit de l'Union Syndicale des Hautes-Côtes de Beaune et de Nuits-Saint-Georges, cette brochure faisait un état des lieux des vignobles présents dans notre région et proposait la mise en place d'appellations spécifiques.

Il aura fallu attendre 1961 (année de la création de la politique agricole commune) pour voir apparaître les appellations de Hautes-Côtes de Beaune et de Nuits. La Haute-Côte de Dijon n'a jamais vu le jour alors que, comme en témoignent certaines cartes postales de notre village, la vigne était très présente sur notre terroir. Je n'ai pas trouvé d'explication à cela et j'en appelle donc à des lecteurs plus éclairés !

Voici donc un extrait de cette brochure :

De même que l'on divise la « Côte » en trois parties, on doit également admettre dans la « Haute-Côte » trois sections bien distinctes : la Haute-Côte de Dijon, la Haute-Côte de Nuits et la Haute-Côte de Beaune.

HAUTE-COTE DE DIJON

La région viticole de la Haute-Côte de Dijon comprend les communes de Mâlain, Ancey, Prâlon, Velars-sur-Ouche, Pombières-les-Dijon, Lantenay, Baulme-la-Roche, Savigny-sous-Mâlain, Mesmont, Agey, Remilly-en-Montagne et Barbirey-sur-Ouche.

Sauf les cinq premiers, tous ces villages ont leurs cultures établies sur les divers étages du lias, aux terres noirâtres très fertiles.

Mâlain, Ancey, Prâlon, Velars et Plombières, dont les côteaux dépendent de l'oxfordien et du bathonien, produisent les meilleurs vins de la région. Les terres sont assez riches en calcaire (30 à 50 0/0). De coloration rouge jaunâtre, elles contiennent beaucoup de potasse mais sont pauvres en acide phosphorique.

Les diverses sélections de Gamay occupent presque tout le vignoble. Le Gamay de Mâlain, presque uniquement employé avant la crise phylloxérique a cédé la place aux « teinturiers » Fréau, Castille et Roussot (Chaudenay).

L'Aligoté, le Melon, le Burot (Pinot gris) assurent la production des vins blancs. Dans l'ensemble, cette production est faible et n'atteint qu'un cinquième à peine. Seul Mesmont a fait une large place aux cépages à vin blanc. Quelques timides plantations de Pinot ont disparu.

En général, les produits de cette région pèchent par un excès d'acidité. Avant les nouvelles méthodes oenologiques employées dans le midi, ces vins étaient fort recherchés par le commerce comme élément de coupage. Aujourd'hui, le peu de production s'écoule assez facilement dans les contrées agricoles voisines (reste du canton de Sombernon et canton de Saint-Seine-l'Abbaye). Le rendement moyen de l'hectare peut s'établir, en vignoble bien tenu, à 50 hectolitres.

Par suite du manque de main d'oeuvre, du prix de famine auquel les vins se sont vendus depuis la guerre, le vignoble se réduit de plus en plus et paraît appelé à disparaître de cette région qui a cependant, au point de vue viticole, de beaux titres d'ancienneté (L'abbaye de Labussière possédait des vignes à Mâlain dès le XIIe siècle).

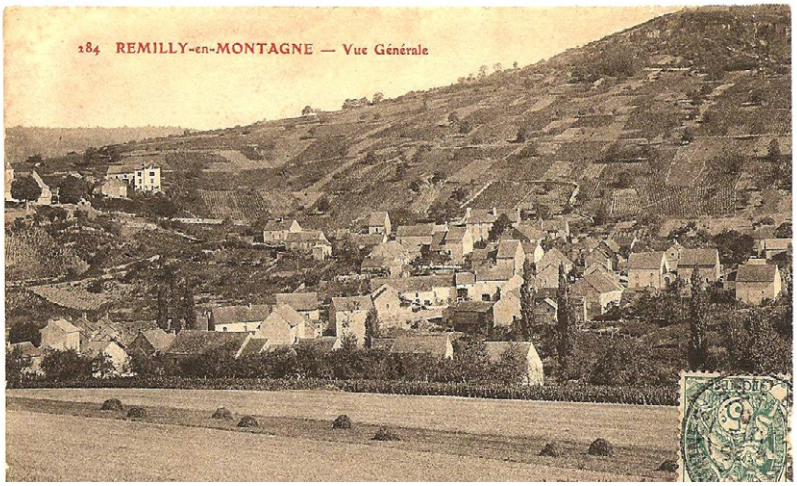
Il est fort difficile d'indiquer exactement, et pour l'ensemble du vignoble de la Haute-Côte de Dijon, les surfaces de vignes abandonnées depuis 1914 . On pourra se rendre compte de la gravité de la crise en examinant la statistique concernant Mâlain :

Superficie du vignoble avant l'invasion phylloxérique : 200 hectares.

En 1914 : 100 hectares.

En 1926 : 30 hectares.

Production en 1900 : 12000 hectolitres ; en 1924 (bonne récolte) : 2000 hectolitres.

Il ne s'est pas planté un hectare de vigne depuis la guerre. Nous n'exagérons donc pas en écrivant plus haut que, dans cette région, la vigne est en voie de disparition.

Marc Chevillon